

11 mars 2013

LE HUFFINGTON POST
en association avec le Groupe Le Monde

Günther Grass ou la trahison du clerc

Publication: 12/04/2012 06h00

Imaginons la scène. Une nuit sans lune, froide et humide, fin mars, dans une villa cossue du nord de l'Allemagne. Devant l'âtre où un feu crépite, un vieux poète frissonne. Sous son gilet de laine et sa veste de tweed, son cœur serre. Il bourre sa pipe, l'écrivain couvert de gloires et d'honneurs, il bourre sa pipe pour se donner un peu de courage et de chaleur: cette nuit, il a rendez-vous avec l'Histoire. Depuis des heures, des jours, des mois, des années, peut-être même, il veut s'exprimer. Il a longtemps hésité, il a tergiversé, il s'est abstenu. Mais cette nuit-là, il ne peut plus se taire car son "propre silence pèse sur lui comme un mensonge". Aussi, décide-t-il d'épancher son cœur et d'alléger son âme meurtrie.

Oui, enfin, il va s'exprimer. Il va tremper sa plume dans sa "dernière encre", il va écrire un poème, il va consigner sur une feuille blanche "ce qui doit être dit" parce qu'il craint pour la paix, "une paix du monde déjà si fragile". Un épître à la paix dans le monde... Nul autre que lui ne saurait mieux défendre la paix. Surtout que le vieux poète est perspicace: il a localisé la menace et il connaît l'identité du coupable: Israël. Il en est sûr, il en est certain: "la puissance atomique d'Israël menace une paix dans le monde déjà si fragile".

Pourquoi, comment Israël? Le poète avait pourtant l'embarras du choix. Tant de périls guettent la paix de ce bas monde: le programme nucléaire de la Corée du Nord, le terrorisme islamiste et ses désirs de guerres de civilisations, les ravages du turbo capitalisme financier, le réchauffement climatique, les nationalismes et les fondamentalismes millénaristes de tous poils, la crise de l'euro et l'effondrement potentiel du système monétaire international, la montée en puissance de l'armée chinoise, les réseaux clandestins nucléaires...

[Sur l'Iran aussi, le vieux poète aurait pu déverser son lyrisme](#), ne lui en déplaise. Il aurait pu rappeler que la finalité du programme nucléaire de la République islamique n'est pas claire, loin s'en faut, et que les présomptions qu'elle cherche à acquérir l'arme nucléaire sont de plus en plus fortes.

"L'agence a de sérieuses inquiétudes concernant une possible dimension militaire du programme nucléaire iranien", écrivait l'AIEA dans son dernier rapport de novembre 2011. "Ces informations indiquent que l'Iran a mené des activités visant à mettre au point un engin explosif nucléaire", précisait-elle encore. Tous les voisins de l'Iran, tous, sans exception, redoutent qu'il finisse par acquérir l'arme nucléaire. Aussi, peut-on se demander: qui menace davantage la "paix du monde si fragile"? La bombe israélienne, acquise depuis des décennies à des fins dissuasives ou les manigances de l'Iran et la volonté de "rayer Israël de la carte" de son président Ahmadinejad, une "grande gueule", comme le qualifie le poète?

Admettons qu'il s'inquiète des menaces d'anéantissement qui pèsent sur le peuple iranien. L'auteur n'a pourtant pas découvert soudainement les risques qu'encourt le peuple iranien! S'il lui tenait tant à cœur ce peuple iranien, pourquoi ne s'est-il pas foudroyé d'un poème pour dénoncer la sanglante répression du printemps iranien par les autorités en 2009? Pourquoi la lecture du dernier rapport d'Amnesty International sur les violations des droits de l'homme par la République islamique ne lui a-t-il pas inspiré une ode lyrique au peuple iranien? Il aurait pu s'enflammer contre les autorités de Téhéran qui "ont continué de limiter strictement la liberté d'expression, d'association et de réunion". Il aurait pu dénoncer le fait que les médias locaux "sont soumis à des contrôles de grande ampleur visant à réduire les contacts des Iraniens avec le monde extérieur" et que les défenseurs des droits de l'homme risquent d'être arrêtés, torturés et emprisonnés, comme les dissidents politiques, des avocats, des journalistes et des étudiants. En 2011 au moins 300 personnes ont été exécutées en Iran.

Et puisque Günther Grass a l'âme généreuse et la plume agile ces temps-ci, pourquoi ne s'en est-il pas pris à la Syrie de Bachar el-Assad qui massacre allègrement son peuple depuis plus d'un an? L'implosion de la Syrie ne menace-t-elle pas tout autant la "paix du monde déjà fragile"? Ne mérite-t-elle pas un poème?

Alors pourquoi Israël? Pour ouvrir un débat sans tabou en Allemagne sur l'Etat hébreu disent certains.

Chiche! Ouvrons le débat sur Israël, ici, tout de suite, maintenant. Moi, par exemple il m'arrive de critiquer Israël comme il m'arrive de critiquer la France, les Etats-Unis ou bien l'Allemagne, les pays sur lesquels je m'exprime régulièrement. Par exemple, je conteste la politique israélienne dans les territoires palestiniens. J'estime qu'elle est nuisible aux intérêts israéliens et qu'elle constitue une faute morale. Les Palestiniens devraient posséder leur Etat. Voilà, c'est fait, j'ai critiqué Israël, c'est possible et même souhaitable. Günther Grass aussi aurait pu critiquer Israël. Libre à lui. Il aurait pu écrire la même chose que moi et bien d'autres et en bien mieux encore parce qu'il est prix Nobel de littérature. Mais Günther Grass a préféré écrire un poème ridicule et grotesque, grotesque et dangereux car si on pousse le raisonnement de Grass jusqu'au bout, il faut "rayer Israël de la carte" parce qu'Israël et sa bombe atomique sont, à l'en croire, les alphas et les omégas de la paix mondiale.

Aussi dois-je finalement admettre que Günther Grass a un problème. J'en suis navré. Parce que j'aimais bien Günther Grass. Parce que ses croisades des années 1960 étaient sympathiques et courageuses. Mais aujourd'hui, j'ai beau tenter de cerner le problème sous toutes ses coutures, de chercher des explications, je crois vraiment que Günther Grass a un sérieux problème avec Israël et les juifs, n'en déplaise à ses sentinelles et à lui-même.

D'abord, Günther Grass est le produit de sa génération née à la fin des années 1920. Une génération nullement responsable de la montée au pouvoir d'Hitler, de son antisémitisme d'Etat, de sa guerre et de ses millions de victimes juives. Mais une génération, la dernière, dont toute l'existence aura été empoisonnée par le nazisme. Grass a grandi et vieilli à l'ombre de la Shoah, qu'elle fût refoulée ou, plus tard, érigée en mythe fondateur négatif de la démocratie allemande moderne. Un jour cette génération, écrasée par le poids d'Auschwitz, en eut assez. Elle voulut se libérer du poids du passé.

Martin Walser, lui aussi né en 1927, quelques mois avant Günther Grass, et lui aussi intellectuel de gauche engagé et insoupçonnable de toute connivence avec la droite révisionniste, exprima la saturation de sa génération. A Francfort, à l'occasion de sa remise du prix des libraires, en 1998, [dans son discours sur la "banalité du bien", il vitupéra contre la "représentation permanente de la honte", contre "la routine de la culpabilisation" et contre "l'instrumentalisation d'Auschwitz dans le débat public"](#). Il dénonça la manipulation de la conscience nationale et la "massue morale" qui menaçait de s'abattre sur l'Allemande en toute circonstance.

Ensuite il y a Günther Grass himself, son itinéraire personnel et intellectuel, sa quête, sans fin, ces vingt dernières années, pour se délivrer d'une culpabilité vraisemblablement de plus en plus insoutenable, afin de mourir le plus paisiblement possible, et qui l'ont poussé à avouer en 2006 dans ses mémoires qu'il avait appartenu à une division de Waffen SS et qui lui a fait franchir une ligne jaune, la semaine passée, avec son vilain poème.

Sa dérive a commencé pendant la guerre du Golfe, à l'hiver 1991. Les Scuds irakiens pleuvaient sur Tel-Aviv, Saddam Hussein menaçait d'équiper ses missiles de têtes chimiques, les civils israéliens se terraient dans des abris, masque à gaz à portée de mains mais Grass, qui avait pourtant été l'un des intellectuels les plus engagés aux côtés d'Israël en 1967, au moment de la guerre des Six jours, préféra se mobiliser contre le conflit et discourir sur la notion de guerre juste et de paix, déjà.

Puis vint *En crabe*, quatre ans après le discours de Martin Walser. Avec son roman, Grass initia une tendance, une relecture plus commode et affective de l'histoire où les Allemands se présentaient volontiers en victimes eux aussi, en un peuple désireux de lécher ses plaies, à nouveau, comme dans l'immédiat après-guerre, de s'apitoyer sur les bombardements, les pillages, les viols, les femmes battues à mort par l'armée rouge, la perte des territoires de l'Est, les souffrances occasionnées par les deux dernières années du conflit où leurs cités furent rasées et leurs aïeux jetés sur les routes au cours du terrible hiver 1945.

"On n'a pas eu l'droit de causer du Gustloff - le navire torpillé du roman. Chez nous à l'Est, en parlons pas. Et chez toi à l'Ouest, si jamais on parlait d'l'époque, c'était toujours pour d'autres trucs, des mauvais. Auschwitz et tout ça": telle était la leçon que tirait la mère du personnage principal de *En Crabe* et telle devait être la pensée de l'auteur au moment où il rédigeait son texte.

"Ca ne finit pas. Ca ne finira jamais", écrivait-il en épilogue de *En crabe*. La culpabilité allemande et sa propre culpabilité hantent toujours Günther Grass. Aussi cherche-t-il des stratégies d'esquive pour soulager ses remords. Dans mon livre *L'impossible retour*, une histoire des juifs en Allemagne depuis la guerre, j'écrivais à propos de certains gauchistes des années 1970 que "leur fixation sur Israël et leur obsession palestinienne étaient une tactique de diversion pour se libérer psychologiquement et moralement du fardeau du passé. Le fedayin palestinien était leur bon sauvage; il incarnait leur quête d'innocence. En omettant le fait que la création d'Israël avait été une conséquence de l'antisémitisme de l'Allemagne nazie, ils se déchargeaient de leur culpabilité et de leur mauvaise conscience".

En s'acharnant sur Israël, Günther Grass ne fait pas autrement aujourd'hui. En 1977, peu de temps avant son suicide, Jean Améry écrivait que la victime nazie, à la fois juive et politique, qu'il était ne pouvait se taire quand sous l'étendard de l'antisionisme elle voyait se regrouper les audacieux représentants de l'ignoble antisémitisme d'antan. 35 ans plus tard, Jean Améry se retourne peut-être dans sa tombe. Il se retourne peut-être dans sa tombe parce qu'un ancien compagnon de route, l'un des premiers à avoir dévoilé la responsabilité collective des Allemands et l'implication individuelle de la majorité d'entre eux dans sa Trilogie de Dantzig, délire. Parce que l'auteur de *Qu'est-ce que la patrie allemande?*, un discours prononcé lors de la campagne du SPD en 1965 où il rendait hommage aux vieux exilés juifs allemands de New York, "émigration de l'esprit" qu'il disait vouloir annexer à la patrie allemande, est désormais devenu le chantre de la république islamique qui veut anéantir Israël. En 1969, Günther Grass arpentait l'Allemagne de l'Ouest avec Willy Brandt; en 2012, l'Iran d'Ahmadinejad loue "l'humanité" et le "sens des responsabilités" de l'auteur. Finir sur une telle fausse note, c'est affligeant. C'est très triste surtout.